Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 110 (2002)

Artikel: D.H. Lawrence en Suisse
Autor: Giddey, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-75390

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D. H. LAWRENCE EN SUISSE

Ernest GIDDEY

David Herbert Lawrence (1885-1930), parfois désigné par les initiales DHL, l'auteur de *L'arc en ciel*, *Femmes amoureuses* et *L'amant de Lady Chatterley*[1], ne fut pas seulement un très grand romancier, mais aussi un essayiste et un poète. Son activité débordante était animée par une curiosité intellectuelle et physique insatiable. Il voyagea abondamment, visitant diverses régions d'Europe, d'Amérique, d'Australie et d'Océanie. Au cours de ses pérégrinations, il s'aventura en Suisse, lors de quatre séjours qui sont de nature très différente.

Le premier se situe en 1913. Fils de mineur, Lawrence, au terme de ses études, a enseigné dès 1908 et pendant trois ans dans une école londonienne. La littérature l'attire plus que la pédagogie. Il vient de publier *Amants et fils*[2], œuvre partiellement autobiographique qui connaît un vif succès. Il a fait la connaissance, en 1912, de Frieda Weekly, son aînée de six ans ; issue d'une famille de la noblesse allemande, elle est l'épouse d'un professeur anglais, à qui elle a donné trois enfants. Bientôt se noue une complicité amoureuse intense, qui durera jusqu'à la mort de l'écrivain, en dépit des querelles qui la secouèrent. Frieda quitte son mari et ses enfants, qu'elle ne revoit qu'épisodiquement, et mène avec son amant une vie errante, où les difficultés financières surgissent assez souvent. Lawrence épousera Frieda quand le divorce d'avec son mari aura été prononcé, en 1914.

Attachée à sa famille d'origine, les von Richthofen, Frieda se rendait volontiers en Allemagne. Lawrence l'accompagnait souvent. Ils rêvaient l'un et l'autre de climats méditerranéens. En septembre 1912, ils gagnèrent le lac de Garde, séjournant d'abord à Riva, qui à l'époque était encore sur territoire autrichien, puis à Villa di Gargnano et San Gaudenzio, sur sol italien. Revenus en Allemagne par Vérone et le

---

[1] *The Rainbow* (1918), *Women in Love* (1921), *Lady Chatterley's Lover* (1928).

[2] *Sons and Lovers* (1913).

Brenner, évoquant Goethe, Lawrence aspirait à retourner, en passant par la Suisse, au pays où fleurit l'oranger.

Le 18 septembre 1913, il franchit la frontière à Constance, venant de Munich. Il se propose de traverser notre pays en empruntant le moins possible les moyens de transport, perspective qui n'enthousiasme guère Frieda. Elle prendra le train et le rejoindra à Milan le moment venu. Le lendemain, il embarque sur un bateau qui le conduit à Schaffhouse, où commence une longue marche qui, par les chutes du Rhin et Eglisau, le mène à Zurich ; il utilise un tram pour pénétrer en ville. Il ne s'y attarde pas et, par le col de l'Albis, gagne le canton de Zoug. A Arth, il emprunte, toujours à pied, les sentiers qui lui permettent d'atteindre le sommet du Rigi. Il descend sur Lucerne et, en bateau, parcourt le lac des quatre-Cantons dans toute sa longueur. Son cheminement reprend à Flüelen. Il remonte la vallée de la Reuss. Il passe par Erstfeld, Göschenen, le Pont du diable, Andermatt, Hospental et arrive au col du Gothard. Il dévale sur Airolo, où (est-il fatigué ?) il s'octroie pour un peu plus d'un franc un trajet en chemin de fer (troisième classe) qui lui permet de se retrouver sur le quai de la gare de Lavorgo, au Sud de Faido. Et la marche reprend : Bellinzona, Lugano, bateau pour Capolago, Chiasso, Come. Train pour Milan.

Force est de constater que la traversée de la Suisse entreprise par DHL en 1913 n'offre guère d'intérêt si on la réduit à une énumération de lieux visités ou entrevus. Dans l'histoire des voyages alpins on trouve des itinéraires plus originaux et plus audacieux. Si l'on essaye en revanche de reconstituer les sensations et les sentiments de l'écrivain, on découvre de multiples sujets d'étonnement.

On ne peut qu'admirer, en premier lieu, la performance physique de ce voyage. La majeure partie du trajet s'effectua à pied, sur des routes ou des chemins aux dénivellations considérables. On estime à 110 miles anglais, c'est-à-dire à plus de 170 kilomètres, les distances ainsi parcourues, ces chiffres n'incluant pas les déplacements effectués en train, en tram ou en bateau à vapeur. Le rythme de la marche est rapide. Le 19 septembre, Lawrence part de Constance ; il est à Lucerne le 22 et à Lugano le 25 ; le 26, il quitte la Suisse à Chiasso et retrouve Frieda à Milan en fin de journée . L'exploit sportif de Lawrence est remarquable si l'on tient compte de son état de santé ; déjà se manifestent les premiers symptômes de la tuberculose qui allait être fatale dix-sept ans plus tard : il tousse fréquemment et crache du sang.

Cette énergie apparaît comme un défi jeté au destin par un homme animé par un besoin impétueux de goûter aux diverses saveurs de la vie. Elle est suscitée aussi par la nécessité de limiter les frais du voyage. Lawrence souhaite atteindre à moindres frais et le plus rapidement possible les paysages ensoleillés d'Italie.

Peut-être la fièvre de ses espérances l'amène-t-elle à regarder d'un œil critique et injuste les paysages qu'il parcourt. Des biographes[3] se sont plu à relever les jugements que Lawrence porta sur la Suisse : Zurich est une ville platement ordinaire, qui étouffe les élans de l'âme ; Lucerne, comme d'ailleurs le pays tout entier, n'est que du chocolat au lait ; le Rigi est une montagne détestable, coiffée d'un hôtel vulgaire ; les arbres qui bordent les routes sont lugubres sous la pluie. Le dimanche matin, les notables tout de noir vêtus qui se rendent à l'église et leurs épouses mal-vêtues suscitent une irritation proche de la haine. Dans *Crépuscule sur l'Italie*[4], les pages consacrées par Lawrence à son passage en Suisse exhalent la mauvaise humeur dans des expressions et des métaphores pleines de véhémence, où les connotations négatives s'enchaînent et se répètent : obscurité, abandon, stérilité, banalité, lourdeur, froideur, matérialisme. A titre d'exemple, voici un fragment tiré d'une page décrivant quelques villages de la campagne zougoise : « Je haïssais ces vieillards aux habits de drap noir, avec leurs visages neutres, rentrant à la maison pour y prendre pieusement un dîner du dimanche. Je haïssais l'atmosphère de ces villages, confortable, cossue, propre et convenable. » Assis au bord du chemin, Lawrence voit les vieillards s'approcher : « Ils me rendaient si furieux que je dus me dépêcher de nouer mes chaussures, de repartir d'un bon pas avant qu'ils ne soient près de moi. Je ne pouvais supporter leur façon de marcher et de parler si faiblarde, matérielle et doucereuse. » Et les touristes qui séjournent en Suisse, à Lugano notamment, illustrent par leur présence et par leur comportement un processus de désintégration,

---

[3] Voir, par exemple, Philip CALLOW, *Son and Lover: The Young Lawrence*, Londres, The Bodley Head, 1975, p. 230-232.

[4] *Twilight in Italy*. Consulter l'édition critique publiée par Paul EGGERT, Cambridge University Press, 1994. Les citations qui suivent sont tirées des chapitres intitulés « Italians in Exile » et « The Return Journey ». Sur l'itinéraire de DHL, voir Mark KINKEAD-WEEKES, *D. H. Lawrence: Triumph to Exile, 1912-1922*, Cambridge University Press, 1991, ainsi que Armin ARNOLD, « In the Footsteps of DHL in Switzerland: Some New Biographical Material », *Texas Studies in Literature and Language* 3, 1961.

qui dicte à la plume de l'auteur des adjectifs impitoyables : sinistre, frénétique, ténébreux... Et DHL dénonce, en une conclusion lapidaire, la « parfaite mécanisation de la vie humaine ».

Vibrants de passion, ces jugements doivent être nuancés si l'on veut définir avec objectivité les réactions de Lawrence face aux paysages helvétiques et au mode de vie des Suisses. Il convient d'abord de rappeler que les commentaires cités ci-dessus sont tirés d'un livre, *Crépuscule sur l'Italie*, qui est animé par une fougue verbale d'essence littéraire. Par son intensité, le style des essais constituant ce volume s'éloigne de la méticulosité impartiale et descriptive propre aux relations de voyages non destinées à la publication. Les quelques lettres privées écrites aux soirs de ses étapes uranaises ou tessinoises sont d'un ton nettement plus serein.

Il ne faut pas oublier, en second lieu, que la réprobation indignée de Lawrence trouve sa source non seulement dans ce qu'il voit le long de sa route, mais aussi dans les émotions et les doutes qui le saisissent. Il se trouve à un moment crucial de sa vie d'homme et d'auteur. Il aspire à s'élever au-dessus du destin médiocre d'un enseignant impécunieux. Il sent en lui un besoin d'explorer les potentialités d'une vie plus stimulante. Tandis qu'il écrit *Crépuscule sur l'Italie*, il lutte contre des tendances divergentes qui s'efforcent de l'asservir. Très judicieux, un critique[5] a mis en évidence « l'exploration de divers dualismes » qui hantent l'imagination de Lawrence : la chair et l'esprit, la passivité et l'attrait de l'autocrucifixion, la splendeur des sommets et la fascination des abîmes, le froid et la chaleur, le soleil et la nuit, le silence d'une maison isolée dans l'immobilité d'un village (il s'agit d'Hospental) et l'agitation cascadante qui emporte le marcheur comme l'eau d'un torrent. La neige des montagnes est un mirage qui enchante et terrifie. Ce jeu où se heurtent les images et les valeurs concerne également les personnages rencontrés sur les rues ou sur les sentiers. Il y a des bourgeois compassés et des excursionnistes valeureux, une tenancière de salon de thé qui aime questionner et une loueuse de chambres qui semble muette, sans doute parce qu'elle est sourde, un commis londonien qui va bientôt regagner sa grisaille habituelle et un jeune Suisse, prénommé Emil, qui se réjouit d'accomplir son école de recrues. S'il examina parfois la Suisse d'un regard hostile, il sut aussi y découvrir une nourriture capable de fortifier sa fibre sociale.

---

[5] R. E. PRICHARD, *D. H. Lawrence: Body of Darkness*, Londres, Hutchinson, 1971, p. 55.

De Milan où ils s'étaient retrouvés, Lawrence et Frieda gagnèrent Lerici, sur le golfe de La Spezia. Ils y vécurent plus de huit mois. Ce fut une période assez faste dans la vie de l'écrivain. Il écrivit des récits, des critiques et des poèmes. Il achève et met à jour son roman *L'arc-en-ciel.*

Quelques semaines avant le début de la première Guerre mondiale, il décide de regagner l'Angleterre, où il entend régulariser son union avec Frieda. Il envisage de voyager par mer, à bord d'un cargo ; Frieda préfère le train, avec un détour par Baden-Baden. Le départ est fixé au 8 juin 1914. En raison d'un temps peu clément, Lawrence change de projet et demande au chemin de fer de le transporter à Aoste. Et à Aoste il reprend le bâton du marcheur pour traverser la Suisse une seconde fois. Un ami, A. P. Lewis, l'accompagne.

La montée au Grand St Bernard est rude. Une neige épaisse (un mètre environ par endroits) entrave l'avance. Le froid est vif. Mais le paysage est enthousiasmant. « Vous ne pouvez savoir, écrit-il, combien c'est beau. Splendide[6]. » Au col, les moines de l'hospice se signalent par leur courtoisie et la chaleur de leur accueil. Lawrence passe la nuit dans une agréable petite chambre boisée.

La suite du voyage est mal connue. Notre voyageur avait l'intention de se diriger sur la France, mais avait demandé à sa sœur Ada de lui écrire en adressant ses lettres à Interlaken, poste restante. A Martigny, il se dirigea vers l'Est. Son passage à Viège est attesté par une carte oblitérée par le bureau de poste de l'endroit. Comme cette carte représente le Cervin, on en a conclu que Lawrence se rendit à Zermatt et même au Gornergrat, supposition hasardeuse si l'on pense que des cartes illustrées du Matterhorn sont en vente dans de nombreux kiosques du pays. Ce qui est certain, c'est qu'il passa par Berne, où il visita une exposition.

Comment Lawrence franchit-il les Alpes entre le Valais et l'Oberland bernois ? Mark Kinkead-Weekes, qui est un des auteurs d'une excellente et très complète biographie du romancier anglais publiée par les presses universitaire de Cambridge[7], émet l'hypothèse suivante : Lawrence remonta la vallée de Conches et, parvenu à Gletsch, franchit

---

[6] Sur le deuxième passage de DHL en Suisse, voir *The Letters of D. H. Lawrence*, publ. par James T. BOULTON, Cambridge University Press, vol. 2, 1981, p. 184-185.

[7] KINKEAD-WEEKES, *op. cit.*, p. 127-128.

soit le col du Grimsel, soit ceux de la Furka et du Susten pour atteindre Meiringen. Parcourut-il ces distances assez longues à pied ? Le point n'est pas précisé.

Je suis plutôt d'avis que Lawrence prit le train à Brigue et arriva au Nord des Alpes par le tunnel du Lötschberg. A une date qu'il n'est pas possible de fixer, il apprit que Frieda était malade. Il se dirigea non sur la France, mais vers l'Allemagne, retrouvant son amie à Baden-Baden. Avec elle, il foula à nouveau le sol anglais, le 24 juin 1914.

Le troisième séjour helvétique de Lawrence survint onze ans plus tard, en 1928. Il lui permit de vivre quelques semaines dans la partie occidentale du pays. Il était devenu entre-temps un personnage admiré et controversé, exprimant en prose et en vers ses rancunes et ses conflits intérieurs. Il avait séduit et scandalisé les lecteurs par ses audaces dans l'analyse des pulsions qui motivent les comportements humains. Son état de santé ne s'était guère amélioré ; la phtisie qui le minait progressait inexorablement. A Florence, où il s'était établi en 1927, l'humidité de l'air ne convenait pas à sa « misérable poitrine »[8]. Peut-être aurait-il dû, obéissant aux préceptes thérapeutiques de l'époque, accepter les contraintes de longs séjours dans les stations (Davos, Montana, Leysin par exemple) réputées pour les guérisons miraculeuses qu'elles offraient. Mais Lawrence supportait mal la sédentarité ; il était moins patient que d'autres auteurs de langue anglaises — John Addington Symonds, Robert Louis Stenvenson, Llewelyn Powys, Katherine Mansfield... — qui tentèrent, par de pénibles mois passés dans des sanatoriums, de conjurer leur consomption[9].

Ce fut le romancier Aldous Huxley (1894-1963) qui incita Lawrence à revenir en Suisse. Les deux hommes s'étaient connus en 1915 et s'estimaient en dépit des orientations dissemblables de leurs options littéraires et intellectuelles. Huxley abordait les manifestations de la vie avec la rigueur de l'homme de science ; Lawrence était à l'écoute des

---

[8] Sur le troisième passage de DHL en Suisse, voir *The Letters*, vol. 6, 1991, p. 270-311. Consulter également Edward NEHLS, *D. H. Lawrence: A Composite Biography*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1959, p. 175-184.

[9] Sur les écrivains de langue anglaise qui séjournèrent en Suisse pour y soigner leur tuberculose, voir Ernest GIDDEY, *Hors des chemins battus : Le passage en Suisse de quelques voyageurs anglais peu conventionnels*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture, 1998, ch. 6.

soubresauts illogiques montant des profondeurs souvent obscures des êtres humains. Ses origines plébéiennes s'opposaient à la respectabilité de son cadet, qui avait été marqué par son passage à Eton et à *Baillol College* d'Oxford. Tous deux devaient affronter des problèmes de santé . Mais alors que la condition physique de Lawrence se dégradait, la cécité quasi complète qui avait frappé Huxley en 1911, le poussant à apprendre le braille, était maintenant maîtrisée.

Huxley était encore dans la première phase de sa carrière littéraire bien qu'il eût déjà écrit des romans[10]. Il travaillait à l'un de ses meilleurs livres, *Contrepoint*, mais ne songeait pas encore à ce qui sera son œuvre la plus célèbre, *Le meilleur des mondes*[11]. Comme Lawrence, il était un voyageur impénitent et comme lui aimait beaucoup l'Italie et y résidait volontiers. En 1927, ils avaient passé Noël ensemble. Huxley projetait alors de passer quelques semaines dans les Alpes et avait porté son choix sur la station vaudoise des Diablerets. Il proposa à Lawrence d'être de la partie. Lawrence, en un premier temps, refusa, puis, à contrecœur, se résigna. Il avait l'impression d'être « dans un jardin, comme un cochon » que l'on veut déloger.

Aux Diablerets, Huxley s'installa avec sa femme Maria et son fils Matthew dans un vaste chalet, les Aroles. Son frère, Sir Julian Huxley (1887-1975), biologiste et généticien de réputation internationale qui devînt par la suite directeur de l'Unesco, le rejoignit avec son épouse Marie Juliette, qui était professeur de physiologie, et leurs deux fils, Anthony Julian et Francis John[12]. Dans un chalet voisin, le Beau Site, un appartement de trois pièces fut loué pour DHL et Frieda.

Les Huxley arrivèrent aux Diablerets au début de janvier 1928. Lawrence s'interrogeait toujours sur l'opportunité de s'isoler sur des hauteurs neigeuses. Frieda n'était pas plus enthousiaste que son mari. Le 8 janvier, ils résolurent de tenter l'expérience, mais une grippe retarda leur départ. Le 20 janvier, le train d'Italie les déposa à la gare d'Aigle, par beau temps et après un voyage agréable. Et une « sorte de tram » (le chemin de fer Aigle-Sépey-Diablerets) les porta à leur destination.

---

[10] *Crome Yellow* (1921), *Antic Hal* (1923), *Those Barren Leaves* (1925).

[11] *Point Counter Point* (1928), *Brave New World* (1932).

[12] Sur le dernier séjour helvétique de DHL, voir *The Letters*, vol. 6, 1991, p. 425-568.

Lawrence trouva sa nouvelle demeure petite, mais très confortable et chaude, grâce à trois bons fourneaux. Le lambrissage des chambres lui donnait l'impression d'être dans la cabine d'un navire.

Autour du chalet, la neige est abondante et émerveille le romancier. Elle l'inquiète aussi par son uniformité, quand le ciel se couvre et que le vent souffle, ou encore quand le brouillard et la pluie investissent les maisons et les forêts. Il proclame qu'il déteste cette « *beastly snow* », surtout quand survient le dégel. Il lui arrive de rêver du ranch où il a vécu au Nouveau Mexique et projette d'y retourner.

Comme les frères Huxley, il consacre les matinées à son labeur d'écrivain. L'après-midi, alors que ses amis et occasionnellement Frieda vont skier, il se hasarde à faire une promenade, descendant jusqu'au village. Mais il est vite essoufflé. Il observe aussi les skieurs : Aldous Huxley ne commet pas d'excès de vitesse, sans doute parce que sa vue est loin d'être parfaite ; Frieda se retrouve parfois le derrière dans la neige. Il se demande sans conviction s'il aurait du plaisir à grimper dans la neige pendant quarante minutes, avec aux pieds de longs skis, pour ensuite ne jouir que d'une descente de quatre petites minutes. « *Sport davvero* », s'écrie-t-il, le second des deux mots de l'expression trahissant peut-être sa nostalgie de l'Italie.

Lawrence observe le paysage. Le glacier qui domine la station lui paraît petit. Il ajoute aussitôt : « Je crois qu'il est grand quand vous êtes sur place. » Deux jours plus tard, le 5 février 1928, toute la compagnie, enfants et adultes, se rendit au Col du Pillon, les deux familles Huxley à skis, Lawrence et sa femme en traîneau. DHL en parle avec en termes chaleureux : « Étincelant … brillant … merveilleux … J'ai beaucoup aimé cela. Cela en quelque sorte vous met le cœur au ventre. »

Les repas en commun, à midi ou le soir, suscitent des discussions nourries, qui opposent Lawrence aux frères Huxley ; elles portent sur l'avenir de la science ou sur la psychologie des profondeurs. Des amis — Rolf Gardiner, qui s'intéresse aux mouvements de jeunesse ; Max Mohr, auteur dramatique — montent aux Diablerets pour rendre visite à Lawrence, qu'ils trouvent corrigeant des épreuves ou polissant *L'amant de Lady Chatterley* ; Maria Huxley en dactylographie la seconde partie, sans être choquée par son contenu, alors que sa belle-soeur Juliette se dit scandalisée. Les lettres écrites des Diablerets par Lawrence sont assez nombreuses : plus de cinquante en six semaines.

A la mi-février, Sir Julian Huxley doit achever ses vacances, appelé en Angleterre par ses activités scientifiques. Le 27, Frieda partit pour l'Allemagne. Maria Huxley gagna Florence. Seuls restaient avec DHL Juliette, sa mère, Marie-Antonia Baillot, et ses enfants, qui veillèrent sur DHL « comme des anges ». Le 6 mars, Juliette l'accompagna à la gare d'Aigle. A Milan, il retrouva Frieda. Le 7 mars, il se réinstallait à la Villa Mirenda, près de Florence, où des paysans l'accueillaient en lui offrant des primevères, des violettes et des anémones. Mais il pleuvait et il faisait plus froid que dans la vallée des Ormonts. L'Italie, constatait-il, exerçait sur lui une action débilitante. Les neiges de Suisse l'avaient ragaillardi. Il se sentait nettement mieux . L'altitude lui avait été favorable. Il pensait avec plaisir aux tasses de thé qu'il avait prises avec les Huxley sur la terrasse de leur chalet. Un nouveau séjour dans notre pays était une possibilité qu'il n'excluait pas.

Trois mois plus tard, il revenait en Suisse. Sa santé était la cause de nouvelles inquiétudes. Il devait, se disait-il, respirer plus longuement l'air salubre des montagnes. Il quitta Florence avec l'intention de se rendre dans une station des Alpes françaises.

Le 13 juin 1928, il arrive avec Frieda et des amis (les Brewster) à l'Hôtel des Touristes, à St. Nizier de Pariset, près de Grenoble. L'endroit le séduit ; l'établissement lui paraît agréable. Mais l'hôtelier, le lendemain de son arrivée, lui déclare qu'il ne peut l'héberger plus longtemps. Pendant la nuit, Lawrence a toussé si souvent qu'il risque d'indisposer les autres résidents. La troupe doit plier bagage ; DHL est contrarié et humilié. Il se dirige sur la Suisse et descend au Grand Hôtel de Chexbres, qui lui fait bonne impression. Et la vue sur le Léman est magnifique.

Il passe trois semaines environ à Chexbres. Frieda entreprend une de ses multiples visites en Allemagne. Les Brewster, Achsah et Earl Henry, tous deux peintres, qu'il a connus à Capri, restent avec lui. Les Huxley, qui, venant d'Angleterre, se rendent à Forte dei Marmi en Italie, surviennent eux aussi. Ils voyagent en voiture et vont avec Lawrence visiter le château de Chillon, qui ne l'impressionne guère.

Il se sent mieux qu'à Florence ; le climat convient à ses bronches. Mais il désire se fixer en un endroit plus élevé. Il gagne la vallée de Joux, où un chalet est disponible au Pont, mais trouve l'endroit lugubre. Le 6 juillet, il est a Gstaad où il prospecte les environs à la recherche d'une

demeure adéquate. Le 8, sans trop hésiter, il se décide pour un chalet vieux de deux cents ans situé à l'endroit nommé Kesselmatte, au-dessus de Gsteig. La propriétaire, Frau Käthe Trachsl, accepte de participer aux travaux ménagers. Le loyer est de cent francs par mois. Composé de trois chambres et d'une cuisine, cette demeure est au-dessus du village.

Il apprécie la chaude intimité de la maison et le panorama qui s'offre à son regard. Mais la pente, pour accéder au chalet, est rude. Lawrence n'a plus l'endurance physique du marcheur qui, quinze ans auparavant, avait franchi les cols du Gothard et du Grand St Bernard. Il quitte rarement sa demeure, se contentant de passer de longues heures en plein air, à l'ombre d'un sapin. Avec des amis, il se rend un jour aux Diablerets. Il n'apprécie pas le trajet en auto. Et le village, sans la neige, lui paraît tout différent. Les touristes sont trop nombreux.

Il écrit toujours abondamment, des essais, des articles, des poèmes, des lettres. Et il peint, en vue d'une exposition. Sa sœur Emily et sa nièce Margaret arrivent d'Angleterre, mais elles lui semblent étrangères au monde dans lequel il vit. Les Brewster, qui logent au village à l'Hôtel Victoria, lui rendent visite, fidèlement.

Quand il pense à sa maladie, il tâche de se convaincre qu'il va mieux, ce qui ne l'empêche pas de se sentir parfois « profondément malheureux ». Il en vient même, dans un accès d'humour noir à imaginer l'épitaphe qui figurera sur sa tombe dans le cimetière de Gsteig : « Il a quitté cette vie, etc., etc. Il en avait marre. » Les problèmes soulevés par la publication de *L'amant de Lady Chatterley* le préoccupent souvent.

Septembre arrive. Les troupeaux, constate Lawrence, descendent des alpages. L'automne s'annonce froid et nuageux. *Time to go*, décide le romancier.

Le 18 septembre 1928, Lawrence quitte la Suisse. Il se rend à Baden-Baden. Par Strasbourg et Lyon, il gagnera le Midi de la France : Le Lavandou, l'Ile de Port-Gros, Bandol. Ensuite, ce sera Paris, Suresnes et Ermenonville. Majorque et de nouveau l'Italie et l'Allemagne. Ces errances douloureuses s'achèvent à Vence. Lawrence meurt le 2 mars 1930. Il a quarante-cinq ans.

On pourrait se demander si les étendues neigeuses que Lawrence découvrit en Suisse en 1913 inspirèrent, inconsciemment peut-être, les

belles pages qui sont à la fin de *Femmes amoureuses*. On dira peut-être que les contrastes atmosphériques qui marquèrent son état d'esprit et son humeur aux Diablerets et à Gsteig expliquent les vibrations sensuelles et sensorielles qui agitent *L'amant de Lady Chatterley*. De telles spéculations ne sont pas interdites, même si elles n'appartiennent pas au domaine de l'histoire littéraire.